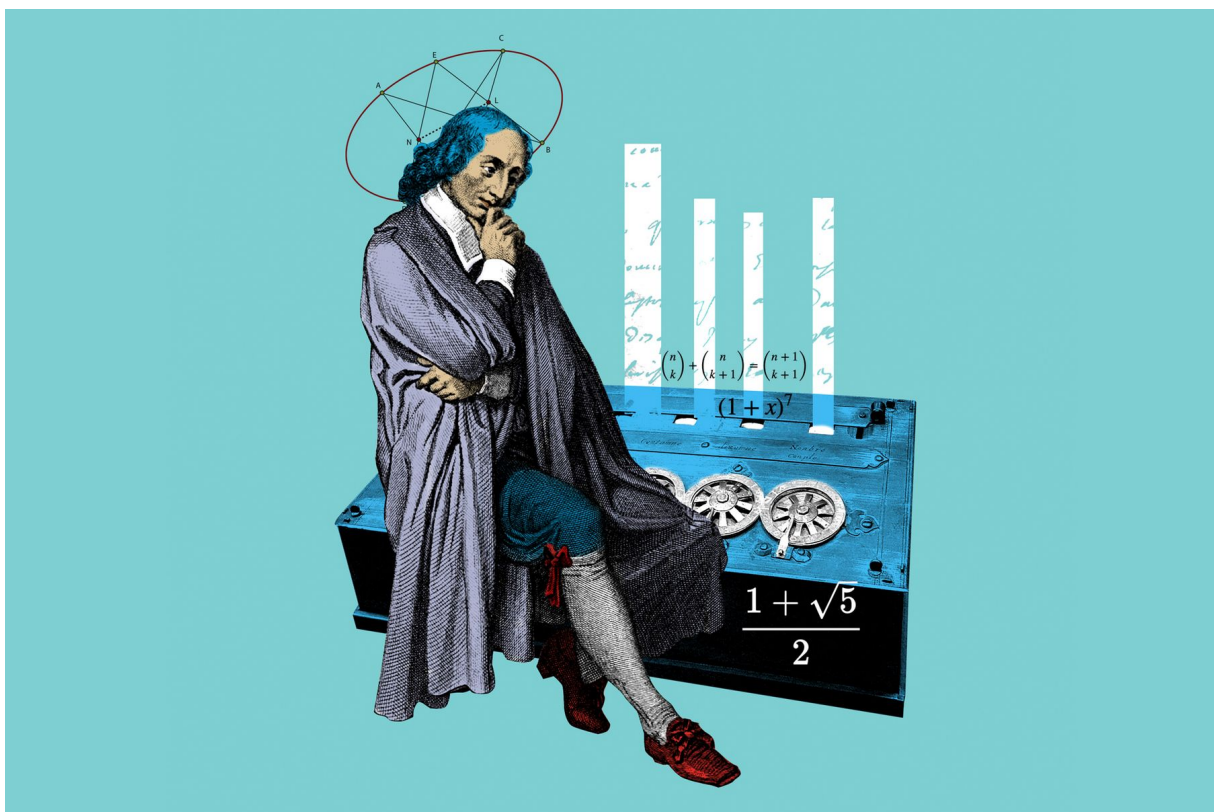


# ✓ 400 ans de Blaise Pascal : penser Dieu en compagnie du grand philosophe

Grand format

A l'occasion du 400<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Blaise Pascal (1623-1662), La Croix L'Hebdo se replonge dans son œuvre. Éminent scientifique, philosophe et théologien, ce dernier a brossé dans ses célèbres Pensées le puissant portrait de l'homme, « un milieu entre rien et tout », inquiet et avide de bonheur, qu'il désire conduire jusqu'à Dieu.

Texte : Élodie Maurot



Pascal a vécu une courte vie – il est mort à 39 ans, en 1662 – mais cette vie a traversé les siècles. Quatre cents ans après sa naissance, le 19 juin 1623, il continue de fasciner, d'interroger, d'irriter parfois, de semer en tout cas l'intranquillité avec une puissance intacte. Signe que son étoile n'a pas cessé de briller, les publications qui accompagnent cet anniversaire sont nombreuses. De grands astres de la pensée du XVII<sup>e</sup> siècle, comme Fénelon ou François de Sales, ont été injustement éclipsés, le message de Pascal, lui, continue de nous parvenir.

D'où vient cette aura ? De son génie et de l'ampleur de son savoir, certainement, lui qui fut mathématicien, géomètre, physicien, inventeur, mais tout autant philosophe, moraliste et théologien. À l'heure de l'hyperspécialisation des savoirs, la palette de ses intérêts impressionne, marque du goût classique pour l'universalité, hissée dans son cas à l'excellence. Avec ses allers et retours entre science et foi, son œuvre n'a pas non plus manqué de susciter hors de l'Église l'attention, défiante ou curieuse. Il demeure aujourd'hui l'un des rares théologiens à être encore lus en dehors des cercles croyants.

Pascal eut aussi le génie précoce. Ce fut sans doute pour une part le fruit d'une enfance – puis d'une vie – marquée par la maladie. Ne connaissant pas la longueur de ses jours, il s'employa à faire fructifier ses talents sans tarder, guidé par un père juriste et mathématicien, lecteur de Montaigne, qui se chargea lui-même de son éducation. Sa sœur Gilberte raconte que son frère redécouvrit vers 12 ans, sans aide extérieure, la 32<sup>e</sup> proposition des *Éléments* d'Euclide – qui pose notamment que la somme des angles intérieurs d'un triangle est égale à deux angles droits.

« Attention génie ». C'est le mérite des commémorations que de remettre régulièrement devant nos yeux des pensées puissantes et roboratives, jalons dans l'histoire de l'aventure de l'esprit. Ainsi ce 400<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Blaise Pascal (1623-1662) invite-t-il à plonger dans une œuvre au grand souffle qui rappelle combien l'humain est fait pour l'infini. Ce dossier a voulu donner à percevoir le mouvement et les reliefs de sa pensée, faire valoir ses arguments, peut-être d'autant plus nettement que nous demeurons dans le même temps à distance de son catholicisme douloureux, scrupuleux et souvent abrupt. Lisons donc et relisons Pascal, laissons-le nous déplacer, nous heurter, nous hisser plus haut que nous-mêmes, mais discutons-le aussi, confrontons-le à d'autres penseurs chrétiens, à d'autres sensibilités théologiques, qui mieux que lui font comprendre qu'on ne va pas à Dieu sans les réalités de ce monde mais « à travers la Terre » (Teilhard de Chardin). Oui, pour son anniversaire, ne laissons pas Pascal seul.

En 1640, à 16 ans, il publie un *Essai pour les coniques*. En 1642, à 18 ans, il imagine une machine, ancêtre de nos calculatrices, pour aider son père dans la collecte des impôts. Dans les années suivantes, il se lance dans des recherches scientifiques sur le vide, s'intéresse aux combinaisons du hasard dans les jeux, participe à l'assèchement des marais poitevins... À la toute fin de sa vie, très diminué, il trouve encore l'énergie d'inventer les lignes de « carrosses à cinq sols », premier système de transports publics, pour faciliter la vie quotidienne du peuple.

Sa renommée fut immédiate dans les cercles scientifiques et mondains. Elle augmenta quand il prit part aux débats théologiques sur le rôle de la grâce et sur l'application de la morale chrétienne, avec ses célèbres *Provinciales*, lettres polémiques anonymes dans lesquelles il défendit ses amis jansénistes rigoristes contre les jésuites.

Mais rien de tout cela n'aurait traversé les siècles sans la puissance des *Pensées*, propos préparatoires à une grande *Apologie de la religion chrétienne*, engagée à la fin des années 1650, œuvre inachevée, objet de multiples éditions qui cherchèrent à en percer le mystère. En dépit de sa forme éclatée, ou peut-être à cause de ce trait qui rend

inépuisable les relectures, l'ouvrage est devenu un classique, dont chacun connaît au moins quelques bribes, l'homme « *roseau pensant* » et le malheur venant « *de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre* »...

La force du style de Pascal, c'est la vitalité. Dans son *Pascal* par lui-même (Seuil, 1952, épuisé), le critique littéraire Albert Béguin a noté avec justesse que sa langue « *n'a cessé d'être saisissante, de saisir à la fois son objet et son lecteur, parce que sur le premier elle fonde comme un oiseau de proie, et qu'au second, elle communique la vibration de son impatience* ». C'est un style d'écriture « *soudain, juvénile, tout en ruptures, où se reconnaissent constamment les répliques alternées d'un rapide dialogue* ». Car il y a de l'envie de convaincre chez Pascal. Lui qui évoque parfois dans ses propos le jeu de paume, ancêtre du tennis, cherche à bien placer son argument, comme on oriente sa balle pour remporter le point. Pascal développe un art de persuader, impérieux et radical, fruit de beaucoup de travail, porté par une nécessité intérieure, mais aussi animé d'un esprit de rivalité et d'une conscience de sa force. Des *Provinciales* aux *Pensées* transparaît le goût de la confrontation.

« *La grande force de Pascal, c'est de ne pas laisser indifférent : on ne peut qu'être violemment contre, ou violemment pour* », a écrit Michel Le Guern, maître d'œuvre de l'édition des œuvres complètes, dans la collection de « *La Pléiade* » (Gallimard). Qu'on l'admire ou qu'on le redoute, ou que l'on soit traversé par ces deux mouvements à la fois, il faut de toute façon penser avec Pascal. Car dans les éclats brisés des *Pensées* se réfléchissent nos paradoxes et nos ambivalences, notre inquiétude et notre grandeur. Et le feu de notre désir de bonheur, dont le philosophe fait un chemin vers Dieu.

### ▪ Un monde bien obscur

**L'inquiétude, jusqu'à l'angoisse, traverse les *Pensées* de Pascal.** Car l'homme y est décrit comme un être perdu dans l'infini de l'univers, incapable d'y comprendre sa place, de s'y orienter. On est au XVII<sup>e</sup> siècle, après les bouleversements de la Renaissance. Les découvertes de la physique et de l'astronomie ont brisé les représentations du monde de la pensée antique et médiévale, closes et harmonieuses, où l'homme s'était assigné une place centrale qui pouvait le rassurer. Le nouvel univers physique apparaît désormais comme marqué par l'infini, qui n'était jusqu'ici que l'attribut traditionnel de Dieu. Brusque élargissement des horizons. Soudaine perception de la disproportion de la personne humaine et de ce qui l'entourne. Vertige d'une absence de maîtrise de l'explication de l'homme et du monde.

Pascal enregistre ce changement sismique, il capte l'angoisse d'abandon et de désorientation qu'il suscite. L'a-t-il éprouvée comme scientifique ? Rien n'interdit de le penser. Mais, dans les *Pensées*, son propos n'est ni de se dépeindre ni de partager ses émois à la manière des Romantiques. S'il décrit un vertige, c'est pour en faire un usage argumentatif : Pascal veut donner une autre assise à l'homme, une quiétude venue de Dieu seul.

Tel un peintre, le philosophe cherche pour cela les bons points de vue, se situe du côté de l'infiniment petit ou de l'infiniment grand, fait surgir des images pour rendre compte

de l'abandon et de la faiblesse humaine dans un univers inhospitalier. Il donne à voir l'immensité de l'univers qui « me comprend et m'engloutit comme un point » (§104, *Œuvres complètes*, « La Pléiade »). « Tout le monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature » (§185), écrit-il encore. Voilà l'homme décrit comme « égaré dans un recoin de l'univers » (§184), « dans son canton détourné de la nature » (§185). Pascal compare même sa situation à celle d'un « homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte et effroyable et qui s'éveillerait sans connaître où il est, et sans moyen d'en sortir » (§184).

Dans ce monde marqué par l'obscurité, mais aussi « muet » (§184), sans harmonie, sans résonance, le philosophe éprouve une condition faite de fragilité, d'abandon. « Dans l'infinie immensité des espaces que j'ignore et qui m'ignorent, je m'effraie et m'étonne de me voir ici plutôt que là » (§64). Il ne peut que ressentir sa condition contingente car « combien de royaumes nous ignorent » (§39). Le vertige est encore accentué par le fait que ce monde est changeant, flottant, sans assise, « tout branle avec le temps » (§54). « Nous voguons sur un vaste milieu, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre (...). Rien ne s'arrête pour nous (...). Nous brûlons de trouver une assiette ferme (...) mais tout notre fondement craque et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes » (§185).

#### ▪ Ce que l'homme fait de sa vie...

**S'il était conscient de sa condition et de sa place réelle dans le monde**, l'homme devrait être saisi de perplexité, d'angoisse, s'interroger, entreprendre de sonder cette énigme. Au contraire, Pascal constate qu'il s'illusionne et fuit. Comment ? Il se met d'abord au centre de tout, se gonfle d'amour-propre et s'attache à une vaine quête de gloire, « la plus grande bassesse » (§435). Il recherche de manière malade et insatiable « l'estime des hommes ». « Nous sommes si présomptueux que nous voudrions être connus de toute la terre et même des gens qui viendront quand nous ne serons plus » (§111), raille Pascal.

Cette quête de gloire nous conduit à privilégier le « paraître » et les mirages de l'imagination. « Nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire, et nous nous efforçons pour cela de paraître. Nous travaillons incessamment à embellir et conserver notre être imaginaire, et négligeons le véritable » (§ 662). Pour échapper à la conscience de son malheur, et à la précarité de son éventuel bonheur, l'homme ensuite s'affaire, s'agite, s'occupe. Il s'oublie et oublie le monde réel. Il se divertit. « Par nos divertissements permanents – de la politique à la science, des tables de jeux à nos courbettes de courtisan –, nous nous détournons de penser à nous, au sens de notre existence, souligne la philosophe Laurence Devillairs, enseignante à l'université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne et autrice de *Philosophie de Pascal*.

Le principe d'inquiétude. On dit souvent que le divertissement est une manière de ne pas penser à la mort, chez Pascal. Mais c'est une manière de ne pas penser tout court ! Parce que penser à ce que nous sommes et faisons, ce serait voir ce que nous ne voulons pas voir. Ce serait comprendre que «rien ne peut nous consoler». »

De cette méprise, l'homme est coupable mais aussi victime. Il est pris dans une illusion. « *(Les hommes) ne sentent pas la nature insatiable de leur cupidité, ils croient chercher sincèrement le repos et ne cherchent en effet que l'agitation* » (§585). C'est ce qui les conduit à passer « *tout le jour* » à la poursuite d'un lièvre qu'ils ne voudraient pas avoir acheté, car « *ce lièvre ne nous garantirait pas de la vue de la mort (...) mais la chasse nous en garantit* ».

Le divertissement, loin d'éloigner les maux, les augmente pourtant. Par lui, l'homme s'expose aux périls de la vie de cour, de la guerre... On ne peut être heureux dans le divertissement « *car il vient d'ailleurs et de dehors* », « *partant sujet à être troublé par mille accidents, qui font les afflictions inévitables* » (§ 123). D'où cet aphorisme bien connu : « *J'ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre.* » Bien sûr, il ne s'agit pas là d'une invitation au cocooning, ni même à un retrait stoïcien du monde, mais à savoir demeurer en la présence de soi-même, dans la pensée de sa condition réelle, préalable à la vraie consolation qui, pour Pascal, ne peut venir que de Dieu.

Ce discours à visée théologique n'enlève rien à la puissance philosophique de la description pascalienne. « *Le divertissement fonctionne au sein d'une apologétique, sans doute, mais il fonctionne comme un concept autonome, insiste Laurence Devillairs. Si vivre était en soi un bonheur, pourquoi nous "divertir" sans cesse ? C'est ce que montre Pascal et je ne vois aucune analyse moderne aussi puissante. Cette quête du bonheur sans cesse déçue, parce que ce que nous désirons excède notre désir, cette soif d'absolu, aucun moderne ne le décrit avec autant de force.* »

## ▪ L'homme, un être paradoxal

**Si la pensée de Pascal est puissante, c'est parce qu'elle refuse toute approche unilatérale** pour cultiver les paradoxes, manifester les contrastes. Dans sa description de l'homme, on peut percevoir la trace du Pascal physicien : le philosophe est sensible aux forces qui traversent l'homme, aux tensions qui l'habitent, à ses élans contradictoires. Écoutez donc cette étonnante énumération par laquelle il le décrit : « *Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradictions, quel prodige ? Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur, gloire et rebut de l'univers. Qui démêlera cet embrouillement ?* » (§123) ou encore : « *Qu'est-ce qu'un homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout* » (§185).

C'est dans la prise de conscience de cet entre-deux que se situe la juste pensée de l'homme. « *L'homme connaît qu'il est misérable. Il est donc misérable puisqu'il l'est, mais il est bien grand puisqu'il le connaît* » (§113). On lui doit aussi la célèbre comparaison de l'homme à un roseau pensant. « *L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser ; une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue puisqu'il sait qu'il meurt et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien* » (§186).

Pour Pascal, l'homme est un « *roi dépossédé* » (§108). Il est tiraillé entre le malheur de sa condition et le bonheur qu'il ne cesse de rechercher. Cette soif de bonheur peut alors être décryptée comme la trace d'un bonheur absolu perdu, d'un état originel, celui d'avant le péché et de la Chute. « *Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité et cette impuissance sinon qu'il y a eu autrefois dans l'homme un véritable bonheur, dont il ne lui reste maintenant que la marque et la trace toute vide* » (§ 138).

La nature de l'homme est paradoxale. Pascal le montre à la fois misérable et grand, c'est-à-dire contradictoire. Ni ange, ni bête, mais homme. Capable d'un désir falsifié et du désir de Dieu. « *La présence de l'image de Dieu en l'homme est ce qui conduit celui-ci à comprendre que son être même le dépasse*, fait remarquer Hélène Michon, maîtresse de conférences à l'université de Tours, qui vient de publier *Se convertir à Dieu avec Blaise Pascal* (lire « Pour aller plus loin », p. 30). « *De la même façon, la présence de ce désir engage l'homme à conclure à une ineffabilité de la nature humaine, à une ouverture de celle-ci vers l'infini.* » Le désir comme l'image renvoient « *à un autre que soi-même, lequel vient d'ailleurs, mais nous constitue* ».

### ▪ Se rendre disponible à Dieu

**Pascal n'entend pas prouver l'existence de Dieu, tâche trop exorbitante pour la raison.** Mais son propos est de dégager l'espace pour rendre possible l'accueil de Dieu. Puisque Dieu se donne uniquement par grâce, qu'il est don gratuit, l'homme ne peut pas, par ses propres forces, le rendre présent. Il peut néanmoins se rendre disponible. « *L'homme n'est pas digne de Dieu mais il n'est pas incapable d'en être rendu digne* » (§224), écrit Pascal. Il doit pour cela passer par un chemin d'apprentissage, d'écoute, où Dieu est celui qui enseigne.

De quoi sera fait cet itinéraire ? Pour Pascal, il passe par une pédagogie de la désorientation. La méthode est rude, mais elle est cohérente avec l'interlocuteur que Pascal s'est donné, un homme confiant en ses propres moyens, fermement assuré sur sa raison, et qui se croit maître de l'univers comme il se croit maître de lui-même. Aussi le philosophe cherche-t-il à ébranler sa douteuse confiance en lui. « *S'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante ; et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre.* »

Ce chemin vers Dieu passe aussi par un renoncement aux passions. Pour Pascal, « *l'impuissance à croire vient de (nos) passions* ». D'où son conseil : « *Travaillez donc non pas à vous convaincre par l'augmentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions* » (§397). Ce chemin implique des efforts, il sera douloureux, ne cache pas le philosophe, « *mais cette peine ne vient pas de la piété qui commence d'être en nous, mais de l'impiété qui y est encore* » (§514).

Au cœur de l'exercice vient la pratique de « *se haïr* », répété à plusieurs reprises dans les *Pensées*. À distance des interprétations simplistes et littéralistes, l'historien de la philosophie Vincent Carraud a précisé la nature et le périmètre de cette haine de soi dans son ouvrage de référence *Pascal et la philosophie*. « *Il importe de distinguer un bon et un mauvais usage de l'amour de soi*, souligne-t-il. *L'amour de soi est haïssable en tant*

qu'il relève de l'usurpation et de la tyrannie qui porte le moi à se faire Dieu (...). L'amour de soi est donc haïssable quand le moi se substitue à ce qu'il n'est pas, Dieu. C'est pourquoi il faut haïr dans l'amour de soi l'instinct qui porte le moi à se prendre pour Dieu en voulant se faire centre : non pas haïr le moi (comme Pascal l'écrit souvent en un raccourci saisissant), mais haïr en moi l'amour de moi usurpateur. (...) Le moi est le lieu d'un amour de soi – qu'il faut haïr s'il est tyrannique, mais aimer s'il est correctement réglé. »

Pour Pascal, la pensée est embarquée dans ce mouvement vers Dieu. « Je ne puis concevoir l'homme sans pensée. Ce serait une pierre ou une brute » (§102), souligne-t-il en affirmant nettement la dignité de la pensée. Ce ne sont toutefois pas les efforts qui mènent à la rencontre avec Dieu, pas plus que le raisonnement. La foi est un mouvement du cœur. Au milieu de tous les écrits défensifs de la religion chrétienne qui sont contemporains aux *Pensées*, le projet de Pascal se distingue « en minimisant la part de la raison et des procédés de persuasion. Il travaille davantage à toucher et disposer le cœur qu'à convaincre et persuader l'esprit », indique le philosophe Pierre Lyraud, professeur adjoint à l'université de Montréal, également auteur d'un ouvrage sur Pascal (lire « Pour aller plus loin », p. 30).

### ▪ Accueillir le Dieu de Jésus-Christ

**Qui est le Dieu de Pascal ? Pour l'entrevoir, laissons-nous guider par un texte à part,** appelé le *Mémorial*, témoignage d'une expérience spirituelle décisive, datée par lui-même du 23 novembre 1654. Pascal conservait sur lui ce papier, tout à la fois « document, monument, argument », selon le philosophe Pierre Lyraud. Il l'avait cousu dans son pourpoint, en deux versions – le papier et le parchemin –, le remplaçant à chaque fois qu'il en changeait. Son contenu ne fut découvert que quelques jours après sa mort. Dans ce texte sobre et poignant, Pascal évoque une nuit de « feu », sous la forme d'une méditation spirituelle, qui commence par ces premières lignes :

**« Feu. Dieu d'Abraham. Dieu d'Isaac. Dieu de Jacob non des philosophes et des savants Certitude, joie, certitude, sentiment, vue, joie Dieu de Jésus-Christ. »**

Le Dieu de Pascal se présente comme celui de Jésus-Christ, mais tout autant que celui de l'Ancien Testament. Il est le Dieu annoncé par les prophètes, dévoilé par les Écritures, reconnu dans l'Évangile. S'il n'est pas le Dieu « des philosophes », c'est parce qu'il est le Dieu vivant, celui qui se manifeste et vient au-devant des hommes. Celui qui, depuis les débuts de l'histoire sainte prend l'initiative de l'alliance, car Dieu se plaît à se communiquer aux hommes.

Le texte se poursuit par l'évocation des conséquences de cette révélation. « Oubli du monde et de Tout hormis DIEU », « renonciation totale et douce », affirmation du caractère central de l'Évangile, perception de la « grandeur de l'âme humaine », sentiment effusif de la joie.

« Jésus-Christ est un Dieu dont on s'approche sans orgueil et sous lequel on s'abaisse sans désespoir » Blaise Pascal

Pascal ne s’empare pas de Dieu. Il se laisse conquérir, livré dans une renonciation totale. La joie – le terme est répété sept fois dans la version du parchemin – peut accompagner cette « renonciation douce et totale », puisque « Jésus-Christ est un Dieu dont on s’approche sans orgueil et sous lequel on s’abaisse sans désespoir », écrira plus tard Pascal dans les *Pensées* (§198).

La théologie de Pascal est centrée sur le Christ, unique médiateur entre Dieu et les hommes, et la tonalité qui domine est celle de la Passion. Dans le *Mémorial*, Pascal s’accuse d’avoir « fui, renoncé, crucifié » Jésus-Christ, comme s’il se situait dans le groupe des disciples endormis au jardin de Gethsémani ou parmi les soldats romains le clouant sur la croix.

Dans les *Pensées*, le philosophe déploiera une méditation profonde sur la Passion du Christ, évoquée avec une rare puissance de suggestion. Il invitera l’homme à offrir sa présence au Christ souffrant, comme si, chaque jour, s’actualisait le Vendredi saint. « Jésus cherche de la compagnie et du soulagement de la part des hommes. Cela est unique en toute sa vie, ce me semble, mais il n’en reçoit point, car ses disciples dorment. Jésus sera en agonie jusqu’à la fin du monde. Il ne faut pas dormir pendant ce temps-là » (§717). Assurément, Pascal veille et ne veut pas dormir. « Je m’en suis séparé/que je n’en sois jamais séparé », écrit-il dans la langue des mystiques, qui unit le manque et le désir de l’union à Dieu.

#### ➤ Pour mieux connaître Pascal

- Pascal. André Le Gall, Flammarion, coll. « Grandes biographies », 608 p., 26 €
- Pascal. Pierre Lyraud, Cerf, 192 p., 14 €
- Voilà ce que c’est que la foi. 15 textes de Pascal présentés et commentés par Jean de Saint-Cheron, Salvator, 206 p., 17,90 €
- Se convertir à Dieu avec Blaise Pascal, Hélène Michon, Éd. du Carmel, 224 p., 21 €

#### ➤ Pour approfondir la réflexion

- Rigorisme contre liberté morale. « Les Provinciales », actualité d’une polémique antijésuite, Paul Valadier/Lessius, 118 p., 12 €
- Philosophie de Pascal. Le principe d’inquiétude. Laurence Devillairs, PUF, 372 p., 24 €
- Pascal et la proposition chrétienne. Pierre Manent Grasset, 432 p., 24 €
- Pascal et la philosophie. Vincent Carraud, PUF, 492 p., 25 €
- Pascal, de la certitude. Vincent Carraud, PUF, 492 p., 36 €



➤ **Un podcast**

« Un été avec Pascal ». Par Antoine Compagnon sur radiofrance. fr. Également publié aux Éditions des Équateurs/France Inter, 240 p., 14 €